

quoi pensons-nous que Dieu nous donne ces douceurs? Pour nous rendre doux envers un chacun et amoureux envers lui. La mère donne la dragée à l'enfant, afin qu'il la baise; baisons donc ce Sauveur qui nous donne tant de douceurs; or, baiser le Sauveur, c'est lui obéir, garder ses commandements, faire ses volontés, suivre ses desirs; bref, l'embrasser tendrement avec obéissance et fidélité. Quand donc nous aurons reçu quelque consolation spirituelle, il faut ce jour-là se rendre plus diligent à bien faire et à nous humilier; 5° il faut, outre cela, renoncer de temps en temps à telles douceurs, tendretés et consolations, séparant notre cœur d'icelles, et protestant qu'encore que nous les acceptions humblement et les aimions, parce que Dieu nous les envoie, et qu'elles nous provoquent à son amour, ce ne sont néanmoins pas elles que nous cherchons, mais Dieu et son saint amour; non la consolation, mais le consolateur; non la douceur, mais le doux Sauveur; non la tendreté, mais celui qui est la suavité du ciel et de la terre; et en cette affection, nous nous devons disposer à demeurer fermes au saint amour de Dieu, quoique de notre vie nous ne dussions jamais avoir aucune consolation; et de vouloir dire également sur le mont de Calvaire, comme sur celui de Thabor: O Seigneur! il m'est bon d'être avec vous, ou que vous soyez en croix, ou que vous soyez en gloire; 6° finalement, je vous avertis que, s'il vous

arrivait quelque notable abondance de telles consolations, tendretés, larmes et douceurs, ou quelque chose d'extraordinaire en icelles, vous en confériez fidèlement avec votre conducteur, afin d'apprendre comme il s'y faut modérer et comporter; car il est écrit : *As-tu trouvé du miel, manger-en ce qui suffit* <sup>1</sup>.

---

 CHAPITRE XIV

## DES SÈCHERESSES ET STÉRILITÉS SPIRITUELLES

Vous ferez donc ainsi que je vous viens de dire, très-chère Philothée, quand vous avez des consolations. Mais ce beau temps si agréable ne durera pas toujours; ains il adviendra que quelquefois vous serez tellement privée et destituée du sentiment de la dévotion, qu'il vous sera avis que votre âme soit une terre déserte, infructueuse, stérile, en laquelle il n'y ait ni sentier ni chemin pour trouver Dieu, ni aucune eau de grâce qui la puisse arroser, à cause des sécheresses, qui, ce semble, la réduiront totalement en friche. Hélas! que l'âme qui est en cet état est digne de compassion, et surtout quand ce mal est véhément! car alors, à l'imi-

<sup>1</sup> *Prov.*, xxv, 16.



tation de David, elle se repait de larmes jour et nuit tandis que, par mille suggestions, l'ennemi, pour la désespérer, se moque d'elle et lui dit : Ah ! pauvre, où est ton Dieu ? par quel chemin le pourras-tu trouver ? qui te pourra jamais rendre la joie de sa sainte grâce ?

Que ferez-vous donc en ce temps-là, Philothée ? Prenez garde d'où le mal vous arrive ; nous sommes souvent nous-mêmes la cause de nos stérilités et sécheresses.

I. Comme une mère refuse le sucre à son enfant qui est sujet aux vers, ainsi Dieu nous ôte les consolations quand nous y prenons quelque vaine complaisance et que nous sommes sujets au ver de l'outrecuidance. Il m'est bon, ô mon Dieu ! que vous m'humiliez, oui ; car avant quand je fusse humilié, je vous avais offensé <sup>1</sup>.

II. Quand nous négligeons de recueillir les suavités et délices de l'amour de Dieu, lorsqu'il en est temps, il les écarte de nous en punition de notre paresse. L'Israélite qui n'amassait pas la manne de bon matin ne le pouvait plus faire après le soleil levé ; car elle se trouvait toute fondue.

III. Nous sommes quelquefois couché dans un lit des contentements sensuels et consolations périssables, comme était l'épouse sacrée ès Cantiques. L'époux de nos âmes heurte à la porte de notre cœur ; il nous inspire de nous remettre à nos exer-

<sup>1</sup> Ps. cxviii, 71.

cices spirituels ; mais nous marchandons avec lui, d'autant qu'il nous fâche de quitter ces vains amusements, et de nous séparer de ces faux contentements ; c'est pourquoi il passe outre et nous laisse croupir ; puis, quand nous le voulons chercher, nous avons beaucoup de peine à le trouver. Aussi l'avons-nous bien mérité, puisque nous avons été si infidèles et déloyaux à son amour, d'en avoir refusé l'exercice pour suivre celui des choses du monde. Ah ! vous avez donc de la farine d'Égypte, vous n'aurez donc point de la manne du ciel. Les abeilles haïssent toutes les odeurs artificielles, et les suavités du Saint-Esprit sont incompatibles avec les délices artificieuses du monde.

IV. La duplicité et finesse d'esprit exercée ès confessions et communions spirituelles que l'on fait avec son conducteur attirent les sécheresses et stérilités ; car, puisque vous mentez au Saint-Esprit, ce n'est pas merveille s'il vous refuse sa consolation. Vous ne voulez pas être simple et naïve comme un petit enfant, vous n'aurez donc pas la dragée des petits enfants.

V. Vous vous êtes bien soulée des contentements mondains, ce n'est pas merveille si les délices spirituelles vous sont à dégoût ; les colombes jà soules, dit l'ancien proverbe, trouvent amères les cerises. Il a rempli des biens, dit Notre-Dame, les affamés ; et les riches, il les a laissés vides <sup>1</sup> : ceux qui sont

<sup>1</sup> Luc, 1, 33.



riches des plaisirs mondains ne sont pas capables des spirituels.

VI. Avez-vous bien conservé les fruits des consolations reçues, vous en aurez donc de nouvelles; car à celui qui a, on lui en donnera davantage; et à celui qui n'a pas ce qu'on lui a donné, mais qui l'a perdu par sa faute, on lui ôtera même ce qu'il n'a pas, c'est-à-dire on le privera des grâces qui lui étaient préparées. Il est vrai, la pluie vivifie les plantes qui ont de la verdure, mais à celles qui ne l'ont point, elle leur ôte encore la vie qu'elles n'ont point; car elles en pourrissent tout à fait. Pour plusieurs telles causes, nous perdons les consolations dévotieuses, et tombons en sécheresse et stérilité d'esprit. Examinons donc notre conscience, si nous remarquons en nous quelques semblables défauts. Mais notez, Philothée, qu'il ne faut pas faire cet examen avec inquiétude et trop de curiosité; ains, après avoir fidèlement considéré nos déportements pour ce regard, si nous trouvons la cause du mal en nous, il en faut remercier Dieu; car le mal est à moitié guéri quand on a découvert sa cause. Si, au contraire, vous ne voyez rien en particulier qui vous semble avoir causé cette sécheresse, ne vous amusez point à une plus curieuse recherche, mais, avec toute simplicité, sans plus examiner aucune particularité, faites ce que je vous dirai.

I. Humiliez-vous grandement devant Dieu, en la connaissance de votre néant et misère. Hélas!

qu'est-ce que de moi, quand je suis à moi-même? Non autre chose, ô Seigneur, sinon une terre sèche laquelle, crevassée de toutes parts, témoigne la soif qu'elle a de la pluie du ciel; et cependant le vent la dissipe et réduit en poussière.

II. Invoquez Dieu et lui demandez son allégresse. *Rendez-moi, ô Seigneur! l'allégresse de votre salut. Mon Père, s'il est possible, transportez ce calice de moi*<sup>1</sup>... Ote-toi d'ici, ô bise infructueuse qui dessèches mon âme! et venez, ô gracieux vent des consolations! et soufflez dans mon jardin; et ses bonnes affections répandront l'odeur de suavité.

III. Allez à votre confesseur; ouvrez-lui bien votre cœur, faites-lui bien voir tous les replis de votre âme, prenez les avis qu'il vous donnera, avec grande simplicité et humilité. Car Dieu, qui aime infiniment l'obéissance, rend souvent utiles les conseils que l'on prend d'autrui, et surtout des conducteurs des âmes, encore que d'ailleurs il n'y eût pas grande apparence; comme il rendit profitables à Naaman les eaux du Jourdain, desquelles Élisée, sans aucune apparence de raison humaine, lui avait ordonné l'usage.

IV. Mais après tout cela, rien n'est si utile, rien de si fructueux en telles sécheresse et stérilités, que de ne point s'affectionner et attacher au désir d'en être délivré. Je ne dis pas qu'on ne doive faire

<sup>1</sup> Ps. L, 14.



de simples souhaits de la délivrance; mais je dis qu'on ne s'y doit pas affectionner, ains se remettre à la pure merci de la spéciale providence de Dieu, afin que tant qu'il lui plaira il se serve de nous entre ces épines et parmi ces désirs. Disons donc à Dieu en ce temps-là : *O Père ! s'il est possible, transportez de moi ce calice*; mais ajoutons de grand courage : *Toutefois, non ma volonté, mais la vôtre soit faite* <sup>4</sup>; et arrêtons-nous à cela avec le plus de repos que nous pourrons. Car Dieu, nous voyant en cette sainte indifférence, nous consolera de plusieurs grâces et faveurs; comme quand il vit Abraham résolu de se priver de son enfant Isaac, il se contenta de le voir indifférent en cette pure résignation, le consolant d'une vision très-agréable et par de très-douces bénédictions.

Nous devons donc, en toutes sortes d'afflictions, tant corporelles que spirituelles, et les distractions ou soustractions de la dévotion sensible qui nous arrivent, dire de tout notre cœur et avec une profonde soumission : *Le Seigneur m'a donné des consolations; le Seigneur me les a ôtées; son saint nom soit béni* <sup>2</sup>! Car, persévérant en cette humilité, il nous rendra ces délicieuses faveurs, comme il fit à Job, qui usa constamment de pareilles paroles en toutes ses consolations.

V. Finalement, Philothée, entre toutes nos sécheresses et stérilités, ne perdons point courage,

<sup>4</sup> Matth., xxvi, 39. — <sup>2</sup> Job, i, 21.

mais, attendant en patience le retour des consolations, suivons toujours notre train; ne laissons point pour cela aucun exercice de dévotion; ains, s'il est possible, multiplions nos bonnes œuvres; et ne pouvant présenter à notre cher époux des confitures liquides, présentons-lui-en des sèches, car ce lui est tout un, pourvu que le cœur qui lui offre soit parfaitement résolu de vouloir aimer. Quand le printemps est beau, les abeilles font plus de miel et moins de mouchons, parce qu'à la faveur du beau temps elles s'amuse tant à faire leur cueillette sur les fleurs, qu'elles en oublient la production de leurs nymphes. Mais, quand le printemps est âpre et nubileux, elles font plus de nymphes et moins de miel; car, ne pouvant pas sortir pour faire la cueillette du miel, elles s'emploient à se peupler et à multiplier leur race. Il arrive maintes fois, ma Philothée, que l'âme, se voyant au beau printemps des consolations spirituelles, s'amuse tant à les amasser et sucer, qu'en l'abondance de ses doux délices elle fait beaucoup moins de bonnes œuvres; et qu'au contraire, parmi les âpretés et stérilités spirituelles, à mesure qu'elle se voit privée des sentiments agréables de dévotion, elle en multiplie d'autant plus les œuvres solides, et abonde en la génération intérieure des vraies vertus de patience, humilité, abjection de soi-même, résignation et abnégation de son amour propre.



C'est donc un grand abus de plusieurs, et notamment des femmes, de croire que le service que nous faisons à Dieu, sans goût, sans tendreté de cœur et sans sentiment, soit moins agréable à sa divine Majesté, puisque au contraire nos actions sont comme les roses, lesquelles, bien qu'étant fraîches, elles ont plus de grâce, étant néanmoins sèches, elles ont plus d'odeur et de force. Car tout de même, bien que nos œuvres faites avec tendreté de cœur nous soient plus agréables, à nous, dis-je, qui ne regardons qu'à notre propre délectation, si est-ce qu'étant faites en sécheresse et stérilité, elles ont plus d'odeur et de valeur devant Dieu. Oui, chère Philothée, en temps de sécheresse, notre volonté nous porte au service de Dieu, comme par vive force, et par conséquent il faut qu'elle soit plus vigoureuse et constante qu'en temps de tendreté. Ce n'est pas si grand cas de servir un prince en la douceur d'un temps paisible et parmi les délices de la cour; mais de le servir en l'âpreté de la guerre, parmi les troubles et persécutions, c'est une vraie marque de constance et fidélité. La bienheureuse Angèle de Foligny dit que l'raison la plus agréable à Dieu est celle qui se fait par force et contrainte, c'est-à-dire celle à laquelle nous nous rangeons, non point pour aucun goût que nous y ayons, ni par inclination, mais purement pour plaire à Dieu, à quoi notre volonté nous porte comme à contre-cœur, forçant et violentant les sécheresses et répugnances qui

s'opposent à cela. J'en dis de même de toutes sortes de bonnes œuvres; car plus nous avons des contradictions, soit extérieures, soit intérieures, à les faire, plus elles sont estimées et prisées devant Dieu. Moins il y a de notre intérêt particulier en la poursuite des vertus, plus la pureté de l'amour divin y reluit : l'enfant baise aisément sa mère qui lui donne du sucre; mais c'est signe qu'il l'aime grandement s'il la baise après qu'elle lui aura donné de l'absinthe ou du chicotin <sup>1</sup>.

---

#### CHAPITRE XV

##### CONFIRMATION ET ÉCLAIRCISSEMENT DE CE QUI A ÉTÉ DIT PAR UN EXEMPLE NOTABLE

Mais, pour rendre toute cette instruction plus évidente, je veux mettre ici une excellente pièce de l'histoire de saint Bernard, telle que je l'ai trouvée en un docte et judicieux écrivain; il dit donc ainsi. C'est chose ordinaire à presque tous ceux qui commencent à servir Dieu, et qui ne sont encore point expérimentés es soustractions de la grâce, ni es vicissitudes spirituelles, que leur venant à manquer ce goût de la dévotion sensible et cette agréable lumière qui les invite à se hâter au chemin de Dieu, ils perdent tout à coup l'haleine

<sup>1</sup> Suc amer, extrait de la coloquinte.



et tombent en pusillanimité et tristesse de cœur. Les gens bien entendus en rendent cette raison, que la nature raisonnable ne peut longuement durer affamée et sans quelque délectation, ou céleste, ou terrestre. Or, comme les âmes relevées au-dessus d'elles-mêmes par l'essai des plaisirs supérieurs renoncent facilement aux objets visibles; ainsi, quand, par la disposition divine, la joie spirituelle leur est ôtée, se trouvant aussi d'ailleurs privées des consolations corporelles et n'étant point encore accoutumées d'attendre en patience les retours du vrai soleil, il leur semble qu'elles ne sont ni au ciel, ni en la terre, et qu'elles demeureront ensevelies en une nuit perpétuelle: si que, comme petits enfans qu'on sèvre, ayant perdu leurs mamelles, elles languissent et gémissent et deviennent ennuyeuses et importunes, principalement à elles-mêmes. Ceci donc arriva, au voyage duquel il est question, à l'un de la troupe, nommé Geoffroy de Péronne, nouvellement dédié au service de Dieu. Celui-ci, rendu soudainement aride, destitué de consolation et occupé des ténèbres intérieures, commença à se ramentevoir de ses amis mondains, de ses parents, des facultés<sup>1</sup> qu'il venait de laisser, au moyen de quoi il fut assailli d'une si rude tentation, que, ne pouvant la celer en son maintien, un de ses plus confidens s'en aperçut, et l'ayant

<sup>1</sup> Biens.

dextrement<sup>1</sup> accosté avec douces paroles, lui dit en secret: Que veut dire ceci, Geoffroy? comment est-ce que, contre l'ordinaire, tu te rends si pensif et affligé? Alors Geoffroy, avec un profond soupir: Ah! mon frère, répondit-il, jamais de ma vie je ne serai joyeux. Cet autre, ému de pitié par telles paroles, avec un zèle fraternel, alla soudain réciter tout ceci au commun père saint Bernard, lequel, voyant le danger, entra en une église prochaine, afin de prier Dieu pour lui; et Geoffroy cependant, accablé de la tristesse, reposant sa tête sur une pierre, s'endormit. Mais après un peu de temps, tous deux se levèrent, l'un de l'oraison, avec la grâce impétrée, et l'autre du sommeil, avec un visage si riant et si serein, que son cher ami, s'émerveillant d'un si grand et soudain changement, ne se put contenir de lui reprocher amiablement ce que peu auparavant il lui avait répondu. Alors Geoffroy lui répliqua: Si auparavant je te dis que jamais je ne serais joyeux, maintenant je t'assure que je ne serai jamais triste.

Tel fut le succès<sup>2</sup> de la tentation de ce dévot personnage. Mais remarquez en ce récit, chère Philothée: 1° Que Dieu donne ordinairement quelque avant-goût des délices célestes à ceux qui entrent à son service pour les retirer des voluptés terrestres et les encourager à la poursuite du divin amour

<sup>1</sup> Adroitement. — <sup>2</sup> Résultat.



comme une mère qui, pour amorcer et attirer son petit enfant à la mamelle, met du miel sur le bout de son tétin. 2° Que c'est néanmoins aussi ce bon Dieu, qui quelquefois, selon sa sage disposition, nous ôte le lait et le miel des consolations, afin que nous servant ainsi, nous apprenions à manger le pain sec et plus solide d'une dévotion vigoureuse, exercée à l'épreuve des dégoûts et tentations. 3° Que quelquefois de bien grands orages s'élèvent parmi les sécheresses et stérilités; et lors il faut constamment combattre les tentations, car elles ne sont pas de Dieu; mais il faut souffrir patiemment les sécheresses, puisque Dieu les a ordonnées pour notre exercices. 4° Que nous ne devons jamais perdre courage entre les ennuis intérieurs, ni dire, comme le bon Geoffroy : Jamais je ne serai joyeux; car, emmi la nuit, nous devons attendre la lumière. Et réciproquement, au plus beau temps spirituel que nous puissions avoir, il ne faut pas dire : Je ne serai jamais ennuyé, non; car, comme dit le Sage : Ès jours heureux, il se faut ressouvenir du malheur. Il faut espérer entre les travaux, et craindre entre les prospérités; et tant en l'une des occasions qu'en l'autre, il se faut toujours humilier. 5° Que c'est un souverain remède de découvrir son mal à quelque ami spirituel qui nous puisse soulager.

Enfin, pour conclusion de cet avertissement, qui est si nécessaire, je remarque que, comme en toutes choses, de même en celles-ci, notre bon

Dieu et notre ennemi ont aussi des contraires prétentions; car Dieu nous veut conduire par icelles à une grande pureté de cœur, à un entier renoncement de notre propre intérêt, en ce qui est de son service, et un parfait dépouillement de nous-mêmes; mais le malin tâche d'employer ses travaux pour nous faire perdre courage, pour nous faire retourner du côté des plaisirs sensuels, et enfin nous rendre ennuyeux à nous-mêmes et aux autres, afin de décrier et diffamer la sainte dévotion. Mais, si vous observez les enseignements que je vous ai donnés, vous accroîtrez grandement votre perfection en l'exercice que vous ferez entre ces affections intérieures, desquelles je ne veux pas finir le propos, que je ne vous die encore ce mot : Quelquefois les dégoûts, les stérilités et sécheresses proviennent de l'indisposition du corps, comme quand, par l'excès des veilles, des travaux et des jeûnes, on se trouve accablé de lassitudes, d'assoupissements, de pesanteurs et d'autres telles infirmités, lesquelles, bien qu'elles dépendent du corps, ne laissent pas d'incommoder l'esprit pour l'étroite liaison qui est entre eux. Or, en telles occasions, il faut toujours se ressouvenir de faire plusieurs actes de vertu, avec la pointe de notre esprit et volonté supérieure; car, encore que toute notre âme semble dormir et être accablée d'assoupissement et lassitude, si est-ce que les actions de notre esprit ne laissent pas d'être fort agréables à



Dieu. Et pouvons dire en ce temps-là, comme l'épouse sacrée : *Je dors, mais mon cœur veille*<sup>1</sup>. Et comme j'ai dit ci-dessus, s'il y a moins de goût à travailler de la sorte, il y a pourtant plus de mérite et de vertu. Mais le remède en cette occurrence, c'est de revigourer le corps par quelque sorte de légitime allègement et récréation. Ainsi, saint François ordonnait à ses religieux qu'ils fussent tellement modérés en leurs travaux, qu'ils n'accablèrent pas la ferveur de l'esprit.

Et à propos de ce glorieux père, il fut une fois attaqué et agité d'une si profonde mélancolie d'esprit, qu'il ne pouvait s'empêcher de le témoigner en ses déportements ; car, s'il voulait converser avec ses religieux, il ne pouvait ; s'il s'en séparait, il était pis ; l'abstinence et macération de la chair l'accablaient, et l'oraison ne l'allégeait nullement. Il fut deux ans en cette sorte, tellement qu'il sembla être du tout abandonné de Dieu ; mais enfin, après avoir humblement souffert cette rude tempête, le Sauveur lui redonna en un moment une heureuse tranquillité. C'est pour dire que les plus grands serviteurs de Dieu sont sujets à ces secousses et que les moindres ne doivent s'étonner s'il leur en arrive quelques-unes.

<sup>1</sup> *Cant. cant.*, v. 2.

## CINQUIÈME PARTIE

CONTENANT DES EXERCICES ET AVIS POUR RENOUVELER  
L'ÂME ET LA CONFIRMER EN LA DÉVOTION

### CHAPITRE PREMIER

QU'IL FAUT CHAQUE ANNÉE RENOUVELER LES BONS PROPOS  
PAR LES EXERCICES SUIVANTS

Le premier point de ces exercices consiste à bien reconnaître leur importance. Notre nature humaine déchoit aisément de ses bonnes affections, à cause de la fragilité et mauvaises inclinations de notre chair, qui appesantit l'âme et la tire toujours contre bas<sup>1</sup>, si elle ne s'élève souvent en haut à vive force de résolution, ainsi que les oiseaux retombent soudain en terre, s'ils ne multiplient les élancements et traits d'ailes pour se maintenir au vol. Pour cela, chère Philothée, vous avez besoin de réitérer et répéter fort souvent les bons propos que vous avez faits de servir Dieu, de peur que, ne le faisant pas, vous ne retombiez en votre premier

<sup>1</sup> En bas.